

Michel Le Bris  
La beauté du monde

Michel Le Bris, né en 1944 en Bretagne. Rédacteur en chef de la revue *Jazz Hot*, peu avant 68, il fut un des introducteurs en France du « free-jazz ». Directeur de *La Cause du Peuple*, dans l'après 68, il créa avec Jean Paul Sartre la collection « La France Sauvage », pilote le journal *J'Accuse* avant de participer à la création du quotidien *Libération*. *L'homme aux semelles de vent* (Grasset, 1977) le fait classer tour à tour « nouveau philosophe » et « nouveau romantique ». Son *Journal du romantisme*, traduit en cinq langues, propose une définition radicalement nouvelle du romantisme allemand. Spécialiste de Stevenson mondialement reconnu, il défend à travers récits, romans, essais l'idée d'une littérature voyageuse, aventureuse, ouverte sur le monde, soucieuse de le dire, loin des afféeries post-modernistes. C'est ainsi qu'il créa en 1990 le festival Étonnants Voyageurs, et qu'il lancera en 2007 avec Jean Rouaud, Abdourahman Waberi et quelques autres un « manifeste pour une littérature monde » signé de 44 parmi les plus grands écrivains de langue française. Dernier livre paru : *Pour une littérature-monde* (collectif, direction avec Jean Rouaud, Gallimard, 2007).

Ce continent que l'on disait le "Continent noir", jusqu'à ce que les Johnson le révèle à la lumière d'innombrables écrans argentés, sur lesquels ils poursuivaient Simba le lion, ou Tembo l'éléphant, tout en récoltant des spécimens pour le Muséum d'Histoire Naturelle...

**Ernest Hemingway**, *L'heure triomphale de Francis Macomber*

Ils furent, dans les années vingt, des stars. Lui, le compagnon de Jack London dans les mers du Sud, engagé à 23 ans comme cuisinier à bord du *Snark*, avant de s'imposer comme un cinéaste de génie. Elle, la toujours belle au cœur du monde sauvage, la plus glamour des risque-tout, sur les routes dès l'âge de 17 ans. Ensemble, les inventeurs du cinéma animalier, les pionniers de la préservation de la faune africaine. Martin et Osa Johnson, inséparables. Martin et Osa, pour toute l'Amérique des années folles, les « amants de l'aventure ».

Et, pour nous en souvenir, la foudroyante beauté d'images d'une Afrique aujourd'hui en allée. Oui, le monde, ce fut peut-être cela, au matin de la création, ces vastitudes déployées du Serengeti, dans un poudrolement d'or, ces troupes d'éléphants s'avancant par centaines, par milliers, à travers la savane, les hordes innombrables, zèbres, girafes, antilopes, gnous, oryx mêlés dans une paix que l'on dirait d'un âge d'innocence, la noblesse saisissante des bergers Samburu. Cette Afrique-là, personne avant eux ne l'avait montrée. Et elle disparaîtra après eux...

Des stars, à l'égal de Mary Pickford ou de Douglas Fairbanks, accueillis en triomphe au retour de leurs expéditions, les femmes ne jurant plus que par le « chic » d'Osa, les hommes retrouvant en Martin un héros des temps de la Frontière, tandis que leurs gosses troquaient

leur tenue de cow-boys pour celle de l'explorateur intrépide. Osa blonde comme la Jane de Tarzan, Osa troublante, sensuelle, en plein cœur de la jungle, au milieu des gorilles — *Congorilla*, le film de leur épopée en Ouganda ne devait-il pas inspirer à Schoedsack son *King Kong* ?

Des stars, c'est-à-dire incarnant à un moment donné l'esprit encore informulé de leur époque, de sorte que chacun, s'y reconnaissant, y découvrait une part de lui-même restée jusque-là sans visage. Stars, autrement dit manifestant aux yeux de chacun, tels des Dieux antiques, l'énigmatique unité de l'intime et du collectif dans la trame d'une légende se faisant : celle même des « Roaring Twenties ». Comment avons-nous pu les oublier ?

Je les avais découverts à l'occasion d'un documentaire sur Jack London qu'avec le réalisateur Michel Viotte j'avais entrepris pour la série « Un siècle d'écrivains ». Qui donc était ce Martin Johnson qui signait toutes les photos de la croisière du *Snark* ? La recherche était devenue bien vite une chasse au trésor, de trouvaille en trouvaille, plus excitantes les unes que les autres... Martin et Osa parmi les réducteurs de têtes des Nouvelles Hébrides, échappant de justesse aux Big Nambas de Malekula, découvrant les splendeurs inviolées du lac Paradis au Kenya, après une traversée périlleuse du Kaisoot, Martin et Osa au pays des Pygmées, donnés pour morts sur les flancs du Mont Virunga, les premiers à réussir un film sonore en pleine jungle, les premiers à filmer l'Afrique depuis les airs, Martin et Osa au péril des pirates à Bornéo : à lire la « une » des journaux, ces deux-là paraissaient conjuguer au quotidien le meilleur des *Mines du roi Salomon* de Rider Haggard, du *Monde perdu* de Conan Doyle et de la *Guerre du feu* de Rosny aîné. Jack et Charmian London avaient déclaré vouloir mener leur vie comme le galop furieux de quarante chevaux menés de front : en dignes émules, Martin et Osa, paraissaient avoir décidé d'en rajouter une quarantaine de plus.

C'était moins pourtant la cascade de leurs aventures qui me fascinait que l'éternité rêveuse enclose en leurs photos, ce sentiment, devant

chacun de leurs clichés, d'une beauté saisie à l'instant même où elle s'effaçait, ce souffle retenu, aurait-on dit, devant ce qui avait dû leur paraître le miracle d'un monde d'avant la Chute, fatalement condamné, et peut-être déjà par leur seule présence. Leurs photos, leurs films découverts peu après, aux images intactes, étaient comme la mémoire d'un continent disparu, d'un âge perdu de l'humanité, sinon d'une part de nous-même — sinon, pourquoi cette nostalgie ? Ernest Hemingway avait raison : jamais l'Afrique n'avait été filmée ainsi...

Le choc, qui devait décider de tout le reste, m'occuper pendant des années, me faire écrire le scénario des *Amants de l'aventure*, (que devait tourner Michel Viotte, pour Arte) avant d'entreprendre ce roman : quelques séquences, d'à peine deux minutes, filmées aux chutes de Murchinson. Deux minutes d'un poème halluciné, d'une somptueuse violence, dans le bouillonnement des corps visqueux, le barrit furieux des mastodontes, le grouillement effarant de monstres à peine sortis de la matrice du monde : l'opéra du monde sauvage, dans sa plus foudroyante beauté. Avait-on jamais mieux dit en images l'effroi et la merveille, et le mystère de ce qui les unit ? « The call of the wild », disait Jack London, « l'appel du sauvage » : c'était *exactement* cela. Là, nous n'étions plus dans les titres chocs des journaux, le marketing de l'aventure, mais au plus près de l'énigme du monde.

Cette énigme, je crois bien qu'elle me hante depuis l'enfance, moi né près de la mer, dans un coin perdu de Bretagne. La mer ! Je l'entendais gronder, nuit après nuit, à quelques mètres de moi, brasser dans son souffle les galets de la grève, elle m'appelait à elle, elle allait m'emporter, et elle était alors tout à la fois promesse et menace. Par nuit de tempête, la terre craquait sous sa poussée, des blocs de roche roulaient à grand fracas, rien n'allait résister à sa fureur aveugle. Puis venaient des matins comme des caresses, dans l'éblouissement des eaux claires, aux transparences de nacre — et quelle émotion alors de

sentir le souffle du monde passer à travers vous, léger, comme si, par quelque miracle, vous ne faisiez plus obstacle. Et c'était la même mer, pourtant le même monde — c'était la même puissance, indifféremment de destruction et de création qu'il fallait que vous découvriez en vous, pour une chance d'habiter ce lieu. Il me fallut un peu de temps pour comprendre que l'exigence de l'artiste était, à l'éveil de cette force en lui, non pas de s'y abandonner comme trop souvent, mais, la mettant en œuvre, *c'est-à-dire en action*, d'avoir à la mettre en œuvre, *autrement dit en forme* — de la faire advenir, certes, mais contenue, maîtrisée : de lui donner en quelque sorte un visage. Par la grâce de cette autre force qui, elle, nous était propre : le pouvoir plastique de l'imaginaire...

Il me fallut un peu de temps pour le comprendre, mais je n'ai eu de cesse dès lors, de livre en livre, d'œuvre en œuvre, que de chercher des frères en esprit, qui eux aussi avaient un jour éprouvé ce que j'appelai le frisson du Grand Dehors...

Les romans d'aventures sont, dit-on un peu vite, une affaire d'hommes. C'est pourtant la figure d'Osa qui s'imposait à moi de film en film, Osa rayonnante, crevant littéralement l'écran, génialement filmée par Martin, Osa en empathie, aurait-on dit, avec la terre entière, aussi à l'aise parmi les réducteurs de tête, d'abord farouches, bientôt hilares, qu'à la Table Ronde de l'Algonquin, à New York, entre Dorothy Parker et Scott Fitzgerald, ou dans les clubs de jazz Harlem, au milieu des *mobsters* et des *bootleggers*, Osa qui à elle seule portait à l'écran cette idée alors jugée folle de la grande paix du monde sauvage, Osa, parmi les plus étonnantes d'une longue série de femmes exploratrices, artistes, aventurières, sportives affirmant avec une rare audace, en ces années folles, leur liberté : les « *roaring twenties*, » on ne le dit pas assez, furent d'abord celles des femmes. Osa qu'en même temps je découvrais dans ses lettres fragile et déchirée, peu à peu broyée par sa célébrité même, et faisant face toujours avec courage et humour... Comment ne pas s'y attacher ? Le roman de ses aventures était aussi un roman d'amour.

Osa et Martin l'esprit du temps, plus encore que je ne l'imaginais... Stevenson, Gauguin, London, Melville, dans les mers du Sud, Stieglitz exposant Braque et Picasso à New York au milieu des masques africains, avaient pressenti le basculement du siècle : tous les codes, les croyances, les valeurs du vieux monde en suspens au sortir de la guerre, voilà que l'époque entière interrogeait à son tour sa « part sauvage ». Si une statue africaine ou polynésienne nous bouleversait par-delà les cultures et les siècles, où chaque artiste puisait-il sa force de création, dans quel tréfonds, dans quel *au-delà* de la culture ? Qu'avait manqué l'Amérique dans sa conquête de l'Ouest, en massacrant Indiens et bisons ? La préservation des espèces animales, là où il était encore temps, ne devenait-elle pas une cause prioritaire ? Qu'avions-nous à apprendre des cultures de ceux que l'on disait si facilement « primitifs » — et de la nature ? En même temps une révolution technologique bouleversait l'époque, toujours plus haut, plus loin, plus vite, une frénésie s'emparait de tous, voitures, électricité, radio, ère naissante de la publicité et de la communication de masse, comme si la guerre avait libéré des énergies jusque-là insoupçonnées — ou que l'enjeu du monde à inventer agissait comme une drogue. Primitifs, donc, *et* futuristes seraient les temps nouveaux. Découverte des cultures indiennes, rêves d'Afrique en plein cœur de New York, rêve même pour certains, avec Marcus Garvey, d'un retour en Afrique, folle effervescence de ce que l'on dira la Harlem Renaissance, naissance en jazz du style « jungle » que Duke Ellington et Bubber Miley feront connaître au monde en entier, Tarzan et de Jane à l'écran, bientôt King Kong et de la belle Ann Darrow — le coup de génie d'Osa, dans le cratère en fusion de New York, avait été de deviner qu'il leur appartiendrait, à Martin et à elle, de tenter de réconcilier l'Amérique avec sa « part sauvage », en lui apportant les plus belles images du rêve d'Afrique qui l'agitait confusément. Ils seraient, Martin et elle, des passeurs de rêves.

Faire vibrer toute la démesure de l'époque dans une destinée

singulière, écrire à travers l'aventure d'Osa et de Martin le roman des années vingt, de Broadway et Harlem aux savanes du Kenya, tenter de contenir tout un monde, et le monde lui-même, dans la forme d'un livre, telle aura été, par la faute d'Osa, ma douce folie pendant toutes ces dernières années. Mais peut-être n'était-ce qu'une manière de me lire encore à travers elle, de réentendre un peu mieux grâce à elle et aux images de Martin l'écho en moi du grondement de la mer mâchant et remâchant les galets sur la grève de Tréhourhen, tandis que dans le refuge d'un grenier, je lisais et relisais, le cœur battant, *Le Monde perdu*, *La Guerre du Feu*, *Les Mines du roi Salomon*...